

La solitude caravage de Yannick Haenel

Fanny Bieth

Number 271, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93011ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bieth, F. (2020). Review of [*La solitude caravage* de Yannick Haenel]. *Spirale*, (271), 73–75.

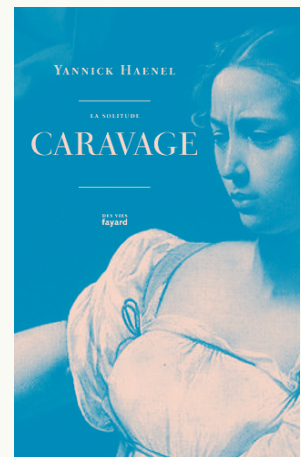
FANNY BIETH

L'expérience Caravage

Il n'y a rien d'étonnant à ce que le dernier livre de Yannick Haenel, intitulé *La solitude Caravage* et paru au printemps 2019 dans la collection « Des vies » des éditions Fayard, soit consacré à la peinture. En effet, depuis longtemps les arts visuels occupent une place importante dans l'œuvre de l'écrivain : ils sont témoins, voire acteurs des scènes parmi les plus marquantes de ses récits. *Le retable d'Issenheim* de Matthias Grünewald dans *Introduction à la mort française* (2001) et *Tiens ferme ta couronne* (2017), *Le cavalier polonais* de Rembrandt dans ce dernier et dans *Jan Karski* (2009), les fresques de Fra Angelico au couvent San Marco et celles de Paolo Uccello au couvent Santa Maria della Novella à Florence dans *Je cherche l'Italie* (2015), les œuvres de Francis Bacon, Alberto Giacometti et Joseph Beuys dans *Cercle* (2007)... Ces apparitions sont le signe d'un rapport étroit aux images, d'une attention dévotionnelle à l'art et au monde. Du reste, les descriptions sont fréquentes qui, au cœur des récits, font apparaître le cadre par touches, traits et lignes de fuite. Ainsi certaines « fresques » dans *Cercle* : « Depuis Varsovie, j'ai longé la Vistule sous un ciel très clair. Le fleuve est large, l'eau est verte. [...] C'est une plaine jaune, blanche, sillonnée de minuscules carrioles à pneus et de camions de marchandises qui foncent vers les zones industrielles. [...] Puis le soir tombe, les brumes s'assemblent, il y a de soudains horizons glacés de rouge ; toutes les forêts s'embrasent, et les pins, les saules, les bouleaux font une coulée de plomb rougi sur les bords du fleuve. » Yannick Haenel écrit comme d'autres peignent. C'est du moins ce que laisse penser la première page du même roman : « J'ai dit : "C'est maintenant qu'il faut reprendre vie." Aussitôt, il y a eu une série d'étincelles autour de ma tête, puis la phrase s'est enroulée autour de mes épaules en y traçant des lignes rouges, orange, jaunes ; elle a cheminé le long de mon bras, lentement jusqu'à ma main qui s'est gorgée d'un sang bleu-noir. C'est ainsi que ce livre a commencé à s'écrire. »

LA SOLITUDE CARAVAGE

YANNICK HAENEL
Fayard, 2019, 330 p.



SERRER AU PLUS PRÈS LE POINT QUI NOUS BRÛLE

Dans *La solitude Caravage*, les phrases tirent leur feu du silence des couleurs du peintre italien Michelangelo Merisi da Caravaggio, dit Le Caravage (1571-1610). S'il ne s'agit pas là du premier ouvrage que l'auteur consacre spécifiquement aux arts visuels (*À mon seul désir*, essai sur les tapisseries de *La dame à la licorne* est paru en 2005), la joie qui en sous-tend l'écriture et l'accord particulier du phrasé à l'œuvre peinte distinguent ce récit comme celui d'une rencontre souveraine. Et on s'étonne, à sa lecture, de n'avoir encore jamais croisé de tableaux du Caravage dans les livres de Yannick Haenel, si ce n'est dans *Je cherche l'Italie*, au détour d'une brève promesse d'y venir un jour. Sa découverte semble avoir marqué la vie de l'écrivain et nombreux, finalement, sont les points de rencontre entre les deux œuvres.

L'essai, composé d'une cinquantaine de chapitres, s'articule autour de trois mouvements croisés : le récit autobiographique de l'initiation de l'auteur à la peinture du Caravage, la biographie du peintre et l'étude de ses œuvres. « *Vers quinze ans, j'ai rencontré l'objet de mon désir* » : le livre s'ouvre sur la rencontre d'une figure, une femme anonyme dont l'image est reproduite dans un ouvrage consacré à la peinture italienne. La rencontre fait événement. Un événement esthétique, érotique et, très certainement, politique, qui amorce le récit initiatique de la découverte simultanée, par l'écrivain, de la peinture et de la sensualité, mais aussi, en filigrane, celui de la naissance de sa vocation littéraire : « *Voici donc ma première héroïne, et le roman qui s'est bâti dans ma vie autour de son surgissement appelait ce genre de minuties qui m'ont ouvert au monde de l'écriture, à ses précisions hallucinées, à la radicalité de l'idée fixe.* » Plus loin, dans le dernier tiers du livre : « *[...] la vie du désir est ce qui fait naître sans arrêt les phrases des romans ; et Judith [...] anime en secret tout ce que j'écris.* » Judith, en effet. Comme le découvre Yannick Haenel au Palazzo Barberini à Rome, quinze ans après cette première rencontre, la figure qui, adolescent, le fascinait tant est en fait la Judith, peinte vers 1600 par Le Caravage dans son tableau *Judith décapitant Holopherne*. Dès lors, l'écrivain se plonge avec frénésie dans l'œuvre du peintre. Lieux saints, musées, expositions : Yannick Haenel relate sa quête de la peinture du Caravage avec une attention particulière à la circonstance de sa rencontre avec chaque tableau, à ce qui déborde l'image. Il s'applique à décrire longuement les tableaux qui le saisissent. Dans cet exercice ancien de l'*ekphrasis*, l'écriture n'est plus simple moyen

d'expression, mais devient également moyen de perception. Les phrases creusent les voies d'accès vers le secret de l'œuvre picturale : « *[...] il faut que les mots trouvent leur chair, il faut qu'ils serrent au plus près le point qui nous brûle.* » Ce que cherche à toucher Haenel vibre au cœur du visible mais échappe à la vue. C'est pourquoi l'écriture tâtonne, comme si à chaque phrase pouvait poindre une révélation. Au bonheur manifeste des illuminations, se joignent des connaissances historiques et biographiques fines. Les passages relatant la vie du Caravage traduisent l'enchantement que suscite ce genre de personnages tumultueux et géniaux, qui séduisent les plus hautes sphères de la société avec des œuvres prenant pour modèles les couches populaires qu'ils côtoient. Et de fait, les aventures du Caravage sont nombreuses. À plusieurs reprises dans l'ouvrage, sa vie est qualifiée de « roman », et la tension radicale et libre qui l'anime est singulièrement commune à celle des personnages habituels des récits de Yannick Haenel, comme l'anti-héros Jean Deichel.

DES COMMUNAUTÉS DE SOLITUDES

Ce qui fascine Haenel, ce n'est pas le sensationnalisme de la vie du Caravage, ni la façon dont ses excès auraient pu influencer son art. À l'inverse, ce qu'il cherche se situe bien davantage dans l'incidence de son activité de peintre sur son existence. En empruntant les trois voies qui composent l'essai – autobiographique, biographique, iconologique –, c'est la nature et les conséquences de l'expérience même de création que l'écrivain souhaite apercevoir. L'écriture d'Haenel tourne autour d'un lieu intérieur d'où émaneraient les forces originaires de la création. Un lieu qu'ailleurs l'auteur appelle « *royaume* » et qui ici prend le nom de « *point de solitude* » : « *Le point de solitude n'est pas ce repli douillet où nous retrouverions du confort loin de la violence du monde ; plutôt un espace déchirant, difficile à supporter, où nous sommes libres et seuls, indemnes – c'est-à-dire non damnés –, où l'enfer n'a pas prise sur nous.* » La solitude c'est le calme inapaisé. C'est une lucidité qui rend fou, extrêmement proche de ce que Georges Bataille nomme « *l'expérience intérieure* » dans son ouvrage éponyme : « *L'expérience est la mise en question (à l'épreuve), dans la fièvre et l'angoisse, de ce qu'un homme sait du fait d'être.* » Aussi, le point de solitude est un lieu où les conventions sociales et artistiques n'ont plus lieu d'être si ce n'est pour être transgressées. C'est cette mise au défi, aux implications politiques, de toute forme d'autorité qui limiterait les possibles que donnent à voir la vie et l'œuvre du Caravage. La solitude, telle que l'entend Yannick

Ce que cherche à toucher
Haenel vibre au cœur du
visible mais échappe à la vue.
C'est pourquoi l'écriture
tâtonne, comme si à chaque
phrase pouvait poindre
une révélation.

Haenel, échappe à la société mais pas à la communauté. Bien au contraire, étant le lieu de naissance de puissances plus que personnelles, son expérience est très probablement la condition de possibilité d'une forme de communauté véritable. De fait, la solitude engendre l'art qui, lui, accorde les solitudes. Et saisir les traces de la secrète solitude de l'autre exige de faire soi-même l'expérience de l'infini et du néant qu'elle enserme. Ainsi, l'écriture d'Haenel naît vraisemblablement d'un sentiment de communauté unissant la solitude du Caravage à la sienne.

LES SAINTES AUSSI VOUS OBSERVENT

Les femmes qui fascinent l'écrivain, et aux destins desquelles il nous rend attentifs, incarnent des puissances révolutionnaires. Judith, Marie-Madeleine, sainte Catherine d'Alexandrie... L'auteur s'applique, à juste titre, à faire valoir leurs actions – parfois criminelles – comme des gestes de résistance, de renversement des pouvoirs dans des situations d'oppression. Soulignons par exemple ce passage remarquable et explicite sur la leçon d'insoumission qu'offrent les saintes : « *L'exigence qui nous porte à vivre selon notre solitude (selon l'ardeur qu'elle contient, et la direction étoilée qu'elle donne à notre existence), personne ne l'incarne d'une manière plus absolue que les saintes. [...] Regardez les saintes: le miracle n'est pas une action fade, il réside dans l'affirmation d'un corps [...] que les offenses n'atteignent pas et sur lequel la mort elle-même est sans effet.* » Ainsi les femmes reprennent possession de leurs existences. « *Il me semble aujourd'hui que c'est moins d'un crime qu'il s'agit, que d'une naissance: celle d'une femme qui traverse le miroir et tue ce qui l'entrave* » écrit Yannick Haenel à propos de *Judith décapitant Holopherne*. L'ennui est que ces saintes – qu'à la suite du peintre, l'auteur admire tant – finissent à nouveau par être reléguées au statut de muses. Au fil des pages, Yannick Haenel sollicite avec une joie palpable la communauté des poètes. Nombreux sont les auteurs cités : Nietzsche, Rimbaud, Bataille, Deleuze, Cézanne, Pascal, Hölderlin, Dante, Lacan... Cette polyphonie a tout pour être réjouissante : le dialogue s'ouvre, les liens se nouent, le sens circule. On finit néanmoins par s'interroger sur le mutisme

des femmes dans cette conversation, et ce, particulièrement au regard de l'admiration que suscite, chez l'écrivain, la force insurrectionnelle de leurs figures peintes. Si dans l'œuvre du Caravage règne une forme de démocratie charnelle (toutes et tous sont mis sur un pied d'égalité pictural), dans le livre l'homme conserve le monopole de l'observation et de la parole. Reconnaître la puissance des saintes est important, entendre leurs voix n'en demeure pas moins nécessaire.

Il est une écrivaine dont les mots résonnent singulièrement avec ceux de Yannick Haenel, et les révoltes avec celles du Caravage : Colette Peignot, plus connue sous le pseudonyme de Laure, hante d'une certaine façon les problèmes posés par l'œuvre de Yannick Haenel. Ainsi, dans *Le sacré*, texte publié à titre posthume en 1939, Laure écrit : « *Le sacré est ce moment infiniment rare où la "part éternelle" que chaque être porte en soi entre dans la vie, se trouve emportée dans le mouvement universel, intégrée dans ce mouvement, réalisée.* » Or, ce vers quoi tendent les phrases de Yannick Haenel, ce sont précisément les traces, dans l'œuvre du Caravage, de ces instants extatiques où le peintre ne s'appartient plus et entre dans le mouvement universel : « *Là, le visible s'efface; et ne dépend plus de rien, ni du temps ni de l'espace, ni des histoires personnelles ni d'aucune conception sur l'art. La peinture et le mystère se rejoignent, comme ils se sont rejoints un jour sur un mur de la grotte de Lascaux, comme ils continuent à coïncider parfois, follement, sans qu'on puisse savoir pourquoi ni comment.* » L'essai est porté par la quête d'une énergie, d'une émotion qui déborde tout à la fois la peinture et l'écriture. Le texte découvre quelque chose d'une relation au monde attentive à la présence de la beauté, du crime, du sacré et du néant – ces choses dont la complexité fait vaciller le langage. *La solitude Caravage* est une invitation à regarder les œuvres et à se laisser en retour observer par elles, en somme, à se laisser dépouiller par sa solitude et à vivre sa propre aventure.